

TRANSEUPHRATÈNE 13, 1997

RECHERCHES PLURIDISCIPLINAIRES
SUR UNE PROVINCE
DE L'EMPIRE ACHÉMÉNIDE



GABALDA

naies de Tyr et d'Arwad comme un « Baal des traversées (de la mer) » (p. 244), mais il y a confusion entre deux représentations : celle de Tyr est un archer de forme humaine chevauchant un hippocampe, tandis que celle d'Arwad est à demi-ichthyomorphe et ne chevauche pas d'hippocampe.

Plusieurs des théories présentées dans l'ouvrage sont bien fragiles. Ainsi, la présentation assurée de la grotte de Wasta comme « un sanctuaire voué à la prostitution sacrée en l'honneur du divin Phallus » (p. 217) repose sur l'interprétation problématique de graffiti en forme de triangles, simples, encadrés ou emboîtés, comme des organes génitaux féminins, sur l'interprétation surprenante du mot grec $\Lambda\Lambda\Phi\Lambda\epsilon\mu\alpha$ transcrit *LP'M* (littéralement « au pied », que M. Sznycer avait rapproché de *PMY*, « Pumaï », in *Sem.* 8, 1958, p. 9) comme le dieu « Phallus », et sur la transcription incertaine du grec $\Lambda\mu\alpha\theta\eta/\Delta\epsilon\sigma\alpha\theta$ par *'MT HDŠT*, « une nouvelle servante » qui serait offerte par $\Lambda\phi\epsilon\theta\epsilon\nu\nu\alpha\nu$. Une des conséquences inattendue des raids assyriens serait la « prolifération inquiétante des lions et autres bêtes dangereuses » (p. 331, l'A. ayant pris à la lettre la valeur symbolique d'un verset biblique). La phénicomanie d'une « opinion apologétique récente » et des « auteurs en mal de trouver du matériel phénicien » est dénoncée à juste titre (pp. 343 et 483) mais, pour être complet et équitable, il faudrait aussi dénoncer les auteurs se livrant à une sorte de *damnatio memoriae* en escamotant, entre autres, du matériel phénicien. On peut regretter enfin, sur quelques questions toujours très débattues telles que le *tophet*, le sacrifice *molk*, Tanit ou la « Tribune d'Eshmun », que l'A. n'ait pas examiné les principaux points de vue avant de donner le sien (par exemple p. 476, il les écarte d'une phrase sans les exposer ni les réfuter : « Sans entrer ici dans la discussion de certaines théories récentes, plus que sujettes à caution »).

En bref, ce livre est très utile et comble une lacune certaine si on le prend pour ce qu'il est réellement : une série d'études philologiques et onomastiques de terminologie religieuse, souvent très approfondies, centrées sur les divinités des panthéons des cités phéniciennes et de Carthage au premier millénaire avant J.-C., et que l'associationisme et le comparatisme ont élargi à bien d'autres panthéons, lieux et époques.

J. ELAYI

E. STERN et al., *Excavations at Dor, Final Report*, 2 vol. in-4°, Jerusalem 1995.
 IA : Areas A and C. *Introduction and stratigraphy*, 370 pp., IB : Areas A and C. *The Finds*, 503 pp.

Nous sommes heureux de saluer la parution des deux premiers volumes de la série des rapports définitifs sur les fouilles de Dor dirigées par E. Stern. Bien qu'ils soient consacrés aux deux seuls chantiers A et C, presque contigus, implantés dès le début de l'entreprise, en 1980, sur la partie orientale et la plus élevée du tell, ils se devaient d'introduire le lecteur non seulement à la problématique d'ensemble de ce programme scientifique majeur, mais aussi à sa méthodologie. Ils y contribuent d'une manière assez éloquente, le premier tout particulièrement.

Dans l'introduction générale, après avoir rappelé les quelques inscriptions et sources écrites qui jalonnent l'histoire du site, E. Stern situe les nouvelles fouilles à

Dor/Kl.el-Burj dans la succession des travaux archéologiques qui y furent menés à partir de J. Garstang en 1923 et 1924, mais qui restèrent limités. L'identification du site étant pratiquement assurée, c'est précisément la modestie des travaux antérieurs comparée à sa richesse historique potentielle qui permet à l'A. d'affirmer que Tel Dor est un site « exceptionnel », en précisant d'emblée en quoi il le considère comme tel : « pour l'histoire des Phéniciens d'époque perse, les strates de cette période n'étant recouvertes que par un niveau hellénistique et un bâtiment romain ancien » (p. 8). Les deux volumes présents illustrent cette affirmation en consacrant la moitié de leurs pages aux niveaux perses. A ce titre, ils occuperont désormais une place importante dans la recherche sur la Transeuphratène achéménide.

L'A. présente ensuite un résumé par strates (illustré de plans d'ensemble) des restes architecturaux mis au jour, synthèse interprétative à caractère historique qui offre une lecture forcément hypothétique, mais cependant utile à tout lecteur. Durant la première phase d'occupation de la période perse (strate VI), même après un hiatus, à l'époque néo-babylonienne semble-t-il, le mur d'enceinte reste le mur plein des strates précédentes (VIII et VII). Mais adossé au mur, c'est un nouveau quartier résidentiel qui se développe et qui se maintiendra avec les mêmes caractéristiques jusqu'à la dernière phase de la période hellénistique : construction de type phénicien et plan général de type hippodamien. Ce sont les îlots du chantier C qui l'illustrent le mieux. La datation de cette strate est évidemment une question capitale pour laquelle l'A. suit une interprétation peu originale mais contestée (cf. J. Elayi, dans *Trans* 11, 1996, pp. 179-180) : la création de ce quartier serait à mettre de préférence en relation avec le règne de Darius I (520-490), le réorganisateur de l'Empire perse, et avec le don royal fait à 'Eshmun'azor II de Sidon.

La fin de cette strate serait à fixer entre 400 et 375 (voir ci-dessous, chap. 6, à propos du calage de la stratigraphie en chronologie absolue), ce qui autorise l'A. à la rattacher, en toute hypothèse, à la guerre des Perses contre Evagoras I de Salamine de Chypre et Achoris d'Égypte qui avaient entraîné la première révolte phénicienne. L'A. introduit là le bateau naufragé au large de Ma'agan Mikha'el, au sud de Dor, qui aurait pu transporter des provisions pour les défenseurs de la ville. Rasé par les Perses, le vieux mur d'enceinte fut remplacé (Strate V) par une simple série de maisons à quatre pièces, fermées vers l'extérieur de la ville, à moins qu'il ne s'agisse au départ d'un « mur à casemates », proposition sur laquelle l'A. n'ose pas se prononcer ; par contre, la fondation de l'ancien mur fut conservée et même protégée par un glacis plâtré. On notera que l'A. remonte ici, par rapport à ses écrits précédents (*Trans* 2, 1990, p. 154 ; *NEAEH*, 1994, p. 366), la date de la fin du mur ancien (et de la dernière strate qui lui reste liée) du milieu au premier quart du IV^e s.

Avec la strate V (400/380 – 275), que l'on considère le site fortifié ou non fortifié, le quartier résidentiel poursuit son existence sans modification majeure. Deux phases architecturales, VB et VA, y sont distinguées, marquées seulement par de simples réparations de murs et par une surélévation des sols au début de la seconde phase ; ces modifications étant datées vers 350, Stern y voit les effets limités, parce qu'éloignés, de la dure répression qui frappa Sidon suite à la révolte de Tennès.

La strate IV (275 – 125) poursuit le même type d'urbanisme hippodamien avec une architecture de même type mais de moindre qualité ; elle reçoit, par contre, un

mur d'enceinte massif avec tours proéminentes. L'îlot coincé entre ce mur et la première rue parallèle serait avant tout une rangée d'échoppes et d'ateliers. Une monnaie de Ptolémée II trouvée à la base du mur hellénistique date celui-ci de manière relativement précise, ce qui permet à l'A. de rappeler la réputation de grand administrateur et grand bâtisseur que l'on fait à ce roi, et le fait que de nombreux sites dans la région semblent avoir bénéficié d'une relative prospérité pendant son règne. La subdivision de la strate en IV B et IV A, à situer vers 200, est suggérée par des faits semblables à ceux de la strate V, ce qui pousse l'A. à subordonner quelques troubles pour la ville, lors du changement brusque d'hégémonie, des Lagides aux Séleucides.

Les hypothèses de l'A. pour interpréter les ruptures plus ou moins nettes dans la succession des systèmes architecturaux préparent, certes, ses conclusions historiques exprimées à la fin de la première partie du volume (pp. 271-283), mais elles ne sont qu'interprétations provisoires qui adaptent la trame historique, telle qu'elle est connue aujourd'hui dans ses grandes lignes, aux résultats de l'analyse stratigraphique elle-même. Or, celle-ci n'enregistre le plus souvent, à travers des données matérielles muettes, que des effets secondaires et aléatoires par rapport aux événements historiques, politiques ou militaires ; outre le fait que cette analyse, aussi soignée soit-elle, reste par nature non définitive, susceptible d'être améliorée.

Le volume I A nous offre précisément dans sa première partie une longue analyse stratigraphique, détaillée et fort soignée (pp. 49-270) due à I. Sharon et à ses collègues responsables de chantiers. Elle est factuelle, parce que descriptive et toute entière tournée vers la caractérisation des unités architecturales et des *loci* d'occupation, ces derniers étant bien distingués des remblais et des fosses (*fills*). Pour chaque chantier (A 0, A 1, A 2, C 0, C 1, C 2), l'analyse procède en effet par unités de fouilles (*units*) qui groupent des systèmes de murs incorporant des *loci* superposés et voisins, identifiés en fonction d'un sol, soit à leur base (le plus souvent), soit comme toit, soit comme surface de référence, ces *loci* sont regroupés à leur tour par phases successives qui sont les premiers linéaments d'une chronologie relative. Pour chaque unité de fouilles numérotée, murs, *loci* (et sols), tous également numérotés, sont schématiquement représentés et répartis dans un bloc-diagramme qui visualise leurs relations mutuelles et met en évidence ces phases chronologiques.

Plans et sections sont renvoyés à la fin des chapitres qui présentent chaque chantier. Peu nombreuses, les sections paraissent avoir été simplifiées, les plans eux-mêmes synthétisent plusieurs phases. Mais dans l'information que l'on attend de ces schémas indispensables, les manques sont compensés en partie par l'abondance des photos de chantier qui illustrent maints détails du texte où l'analyse stratigraphique est construite avec soin. On peut regretter ce choix de sélection et simplification des travaux graphiques qui restent encore la pierre de touche du sérieux de l'entreprise archéologique, mais je dois reconnaître à l'usage que la localisation des *loci* non dessinés perd peu en précision, tant le texte de Sharon et de ses collègues fournit d'informations sur la géométrie et la nature des couches en question.

Un index général des *loci* permet de remonter aux unités et aux phases, parfois brièvement qualifiées, qui les intègrent ; le chantier auquel ils appartiennent est également rappelé. Le renvoi au texte, aux diagrammes et aux planches les concernant est facilité par l'index des unités de fouilles.

Un chapitre particulier (chap. 6) est consacré au regroupement des informations chronologiques fournies par les objets les mieux datés, monnaies, anses estampillées, céramique attique, lampes à huile, de manière à mieux caler en chronologie absolue les phases stratigraphiques élaborées en chronologie relative. L'analyse aboutit au calage des phases successives des chantiers C 0, C 1, C 2 et du chantier A, toutes unités regroupées, par un traitement statistique manuel du matériel diagnostique.

Le volume comporte une 2^{ème} partie (chap. 9), moins longue que la première (pp. 285-354) mais fort importante pour la compréhension d'une cité portuaire : « Dor-Yam : installations maritimes et côtières à Dor dans leur contexte géomorphologique et stratigraphique », due à A. Raban pour l'essentiel.

Des amateurs de l'Underwater Exploration Society of Israel avaient déjà commencé leurs prospections marines dès le début des années 60 et fait des trouvailles attribuables aux périodes perse et hellénistique, en particulier dans la baie nord. Leurs recherches furent relayées à partir de 1973 par un programme d'études complètes sous la responsabilité de Raban, portant à la fois sur la géomorphologie du contact côtier et sur les structures de la mer et de la côte. Malgré l'accélération due au démarrage de la nouvelle mission archéologique sur le tell, ce programme, toujours en cours, ne fournit que des informations partielles, mais heureusement plus précises que la synthèse du même auteur paru dans la *NEAEH* et dont nous n'avons retenu que quelques éléments concernant l'époque perse (voir *Trans* 10, 1995, p. 137). Je signale ici certaines de ces informations nouvelles : l'étude géomorphologique confirme l'impression que le vaste tell ancien aurait peu souffert du fait de la mer depuis son abandon ; par ailleurs, il faut restituer apparemment un bras de mer (ou lagune) le bordant à l'est, plus ou moins réduit et/ou comblé dès le début de l'âge du Bronze. Cette étude met en effet en évidence un léger mouvement tectonique dans le secteur, ce qui aurait permis l'accrochage du site aux restes de la première ligne de *kurkar* et son avancée favorable aux abris maritimes. De larges chenaux aménagés sur le platier rocheux entre le port médian et l'acropole SW auront joué le rôle de « *wave traps* » en dispersant l'énergie de la houle, et ainsi protégé les grands bâtiments publics (temples entre autres) du front de mer. Les canaux d'évacuation du bassin d'ancrage dans la baie nord, la moins profonde, dont l'un au moins serait d'époque perse (v^e s.) indique le niveau marin maximum à cette époque, à 40 cm sous le niveau actuel.

Consacré aux trouvailles des chantiers A et C, le volume I B est lui aussi divisé en deux parties. La première, de loin la plus volumineuse, s'efforce de traiter la poterie, la seconde diverses catégories de matériel, parmi celles qui concernent la période perse : figurines de terre cuite et autres objets de culte populaire, monnaies et sceaux.

Il est clair que la sélection de la poterie traitée ici a été drastique, en particulier celle de la céramique dite commune : que ce soit pour l'âge du Fer (chap. 1), la période perse (chap. 2) ou les périodes hellénistique et romaine (chap. 6), il ne s'agit que de typologie ou de sélection par *loci*. La poterie importée est traitée dans les chapitres 3, 4 et 5.

Cependant, la période perse semble avoir bénéficié de la sélection, d'ailleurs différenciée en ce qui concerne la poterie importée (chap. 3, 4 et 5). La part belle est accordée à la poterie attique, traitée par R. Marchese : ce sont 27 pages de des-

cription de tessons « plain black », classés dans l'ordre des numéros de *loci*, suivies d'un catalogue de la céramique à figures noires et à figures rouges établi par types de forme. On peut supposer que la sélection des spécimens aura été relativement généreuse. Le reste de la poterie importée, grecque orientale et autre, des VII^e-V^e siècles, est traité en 9 pages ; il concerne essentiellement la céramique à décor peint et quelques amphores.

Présentée par Stern lui-même, la poterie dite locale (« commune » aurait été préférable, car il faudrait en vérifier la provenance) a fait l'objet d'une sélection encore plus radicale ; une telle sélection est certes nécessaire dans le cadre contraignant de la publication, mais ici les critères semblent se restreindre à l'enrichissement de la typologie de l'A. et à la mise en valeur d'assemblages partiels du matériel de quelques *loci*, ce que l'on peut regretter. Il n'empêche que ce volume offre une réelle richesse de spécimens qu'il reste à exploiter.

Prenons, par exemple, la catégorie des *mortaria* qui me paraît l'une des moins mal loties. L'A. la favorise en effet en raison de sa part relativement faible dans l'ensemble de la poterie « locale », et de l'absence de nombreux types attestés dans les autres chantiers (B, D, E, F, G). Cependant, malgré ses limites, la typologie élaborée ici élargit celles qui ont été récemment publiées (Gezer par S. Gitin, Tell el-Hési par W.J. Bennett, Jr. et J.A. Blakely). Je regrette, par contre, que la description des pâtes soit si insuffisante : l'information est nulle concernant leur structure, rare sur la nature des dégraissants (*sandy* désigne probablement du sable siliceux, excellent abrasif) ; je doute que l'examen des pâtes ait été assez poussé, avec un grossissement suffisant, pour identifier, outre les inclusions et avant d'avoir à recourir à l'activation neutronique, au moins certains de leurs minéraux provenant de la glaise argileuse utilisée, ce qui permettrait, sans frais excessifs, d'attirer l'attention sur les zones géographiques potentielles d'approvisionnement ou sur les zones à exclure. D'autres informations importantes manquent, par exemple l'état de la surface intérieure de ces récipients normalement soumis à une forte usure ; on ignore tout également sur la régularité relative des formes et sur le traitement de la surface extérieure (paroi, base et lèvre), autant de traits qui sont significatifs des techniques appliquées aux différentes étapes de fabrication, voire des modes de production.

Les autres catégories de la céramique commune, qui n'est pas toute locale (les amphores à pâte micacée par exemple), ne sont guère mieux décrites. Au total, le caractère succinct et incomplet des notices amoindrit la valeur de leurs informations et laisse insatisfait, tout comme l'absence de critères explicites de sélection des spécimens retenus. Il n'en demeure pas moins que le lecteur appréciera tout particulièrement la présentation d'assemblages de céramique par *loci* dont la nature et les relations spatiales ont été élaborées au long d'une analyse soignée de la stratigraphie (voir ci-dessus) : de telles précisions contextuelles donnent en effet au matériel sa valeur scientifique maximale lorsqu'il est trouvé *in situ*. Pour parfaire cette corrélation et faciliter l'interprétation de chaque *locus*, on aurait pu le rendre encore plus lisible en regroupant, au moins en vis-à-vis, les informations graphiques nécessaires (surtout lorsqu'elles manquent dans les plans et sections de synthèse) et les références aux textes. En attendant, le lecteur se servira des index pour faire lui-même ces jonctions. Je peux lui assurer qu'il y parviendra dans une large mesure, comme j'en ai fait personnellement l'expérience.

Bien que les anses de jarres hellénistiques et romaines soient par définition hors du cadre de la période perse, je tiens à souligner au passage la grande qualité de précision (photos, dessins et descriptions) du chap. 5 consacré à leurs estampilles, 150 au total, dont 30 restent incomplètes et/ou indéterminées. Les 104 estampilles rhodiennes assurées sont classées dans les 6 périodes de la classification généralement acceptée. La totalité de ce matériel est ensuite réordonné par chantiers et *loci*.

De la seconde partie du volume I B, il reste à mentionner quelques chapitres concernant la période perse. Deux d'entre eux sont rédigés par Stern lui-même : les figurines de terre cuite et les autres objets du culte populaire (chap. 7) et les sceaux (chap. 10). L'A. a d'abord regroupé les figurines de trois *loci* spécifiques du chantier C 1 qu'il appelle *favissae* (L 4324, L 4336 et L 4301, et *loci* voisins pour inclure celles qui auraient été déplacées accidentellement). Il souligne la proportion importante de céramique attique parmi la poterie de la première fosse, ce qui permet une datation relativement précise : 440/420-400, et le fait que quatre des cinq figures paraissent être grecques. La deuxième fosse serait pratiquement contemporaine ; la troisième peut être datée 430-380/375. Les autres figurines des chantiers A et C sont classées par types iconographiques : hommes, chevaux et cavaliers, femmes, animaux et sphinx ailé. Les objets du culte populaire sont des masques, des perles et amulettes de verre, des amulettes de faïence.

Trois sceaux et une bulle relèvent de la période perse : leurs motifs présentent

- le sphinx à face d'homme barbu et l'autel du feu,
- le roi (?) sur un char tenant un animal par les pattes arrière,
- le héros maître des animaux, de style plutôt grec,
- la phalange d'hoplites casqués et armés de boucliers ronds.

Il faut encore signaler quelques monnaies, traitées par Y. Meshorer (chap. 8) ; à part une monnaie en bronze provenant de Tyr, elles sont toutes de Sidon. Il s'agit d'une monnaie d'argent de Ba'alsillem II et de 7 monnaies d'Abd'astart I / Straton dont une en argent, les autres étant en bronze et comportant quatre exemplaires du même type. Signalons enfin une inscription phénicienne « Milku[-] serviteur d'Es[mun'azor] » ? (chap. 12).

Au total, ces premiers volumes annoncent une série fort enrichissante. Les points faibles du programme dans le domaine de la sélection et de l'étude du matériel, du fait qu'ils constituent un handicap pour les comparaisons indispensables, devraient être corrigés. Ils peuvent l'être au moins en partie dans les chantiers déjà réalisés, mais surtout dans les chantiers futurs. Il suffirait de chantiers contigus moins vastes où le matériel serait étudié plus longuement et plus soigneusement. L'analyse stratigraphique était un enjeu capital pour les chantiers du secteur C particulièrement, en raison de son étendue. Cet enjeu a été correctement assumé dans l'ensemble, et le résultat constitue jusqu'à présent le point fort du programme, mais le rendu graphique, ici trop limité, pourrait en se développant rendre plus aisée la lecture des *loci*. Cette publication confirme en tout cas l'importance du programme archéologique engagé qui me paraît être au niveau du caractère exceptionnel du site.

J. SAPIN